

PASSAGE À TRÈVES

**SPECIMEN
REPRODUCTION INTERDITE.**

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur :
Deux histoires romaines (2024)

chez d'autres éditeurs :

ROMANS :

La Mort de Laclos (éd. Champ Vallon, 2013)
Le Dieu Kairos (éd. Champ Vallon, 2018)
L'Œuvre de Napoléon (éd. du Rocher, 2021)
Lettres de Ponce Pilate (éd. Champ Vallon, 2022)

ESSAIS :

Le Discours de Piranèse (éd. de la Passion, 1999)
Le Temple (éd. Bayard, 2002)
Réflexions sur l'architecture (éd. Manucius, 2010)
Sublime et architecture : recherche pour une esthétique
(éd. Hermann, 2010)
Essai sur la grandeur (éd. Manucius, 2013)

sur DIDIER LAROQUE :

*Sublime et grandeur. Brèves études sur les romans de
Didier Laroque*, sous la dir. d'Alain Mascarou (éd.
Manucius, 2023).

DIDIER LAROQUE

PASSAGE À TRÈVES

roman



La Coopérative

SPECIMEN
REPRODUCTION INTERDITE.

© Éditions de la Coopérative, 2026
ISBN : 979-10-95066-75-0
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

*SPECIMEN
REPRODUCTION INTERDITE.*

P.M.C.O.L.F.

...ὡς ἀκρότης καὶ ἐξοχή τις λόγων.

(*Du sublime*, I, 3)

...ce qui forme l'excellence et la souveraine perfection du discours.
(traduction de Nicolas Boileau)

PREMIÈRE NUIT.

Sous l'incessante tombée de neige il arrive enfin. Les portes d'une maison sont ouvertes, les tentures écartées : le maître, son fils, ses filles, leurs gens immobiles se tiennent sur le seuil. Ils voient des torches, une civière que portent les prétoriens, une fourrure blanche de flocons ; la tête impériale demi-évanouie, relevée d'un coussin frangé. Elle tourne vers son hôte, les paupières se lèvent, le regard flotte ; la bouche à peine s'entrouvre : « Ne t'approche pas trop près, Cassius, la peste me tient. Ami, sois remercié de m'accueillir quand la fortune te blesse. Je mesure ce qu'est le deuil d'une épouse... » La fatigue accable l'empereur Marcus. D'une virile impulsion il y résiste, redresse le buste, ajoute d'une voix moins expirante : « Je demande le secret. Que nul n'ébruite mon état : réponds de ta famille et de ta domesticité. Notre Fronton doit l'ignorer. Ne lui écris pas. » Suite à ces dernières paroles (qui embarrassent Cassius : leur ancien professeur de rhétorique latine et commun correspondant entame sa vingt-et-unième année de séjour outre-tombe), il soupire et somnole.

On le mène à la chambre préparée. Une effraie s'élève de l'atrium, dépasse les toits, des mélèzes, des sapins, d'autres maisons, le temple d'Esculape, le chantier de la porte septentrionale. Marcus aperçoit un bassin gelé, des colonnes ; il s'interroge : « Vais-je mourir ici ? »

Il dort dans un lit, la figure maussade ; les lèvres méchantes. Silencieusement on s'affaire autour : des hommes de minuties achèvent leurs besognes. Puis le dormeur est seul.

Marcus quitte la torpeur et le rêve : des fantassins franchissaient des abattis d'arbres gigantesques, du vin était répandu, de la farine. Il voit l'obscurité que tempère une vasque aux braises vives. Nonobstant leur ardeur et celle des fourneaux du sous-sol, le froid pique la chair découverte des peaux de renards. Marcus se rend compte que l'anneau bleu, présent d'Hadrien, n'orne pas son majeur ; il a glissé du doigt amaigri. L'empereur palpe en vain le matelas de plume. Aurait-il perdu la bague pendant le voyage ?

Une lassitude alourdit ses membres tandis que son esprit semble dispos ; Marcus se donne un sujet de pensée : la faiblesse du corps conditionne-t-elle une force psychique ? Or énoncer cette question épuise la ressource du malade ; il a présumé de sa vigueur d'intellect : les idées bifurquent, s'additionnent. Processus brisés dès qu'ébauchés, suggestions fantaisistes, réminiscences lointaines, choses multiples. Une puérile inconséquence. Au milieu du décousu où sa tête se perd, un pressentiment : « J'ai mieux à faire que de mourir. »

Une vague euphorie favorise un nouveau sommeil

qui l'entraîne parmi une dure défense d'arrière-garde. Il se bat, montrant plus de fougue que de science, car l'étroitesse du contact impose un heurt désordonné des armes. Il frappe au front, au col, à forts coups de pointe et, quoique sa cuisse blessée raidisse son pas et le fasse souffrir, ses propres cris vaillants l'affermissent : il ne recule ni ne fléchit. L'exemple de leur chef inspire les légionnaires, dont le courage et l'ardeur grandissent ; mais le désastre s'accuse. Marcus affronte un Sarmate qui s'est fendu, il lui porte une estocade en pleine poitrine ; laissant son glaive fiché à mi-lame. Pendant que cet ennemi agonise, le profil contre la boue, les Romains vont succomber au nombre ; l'empereur ordonne un repli. Saisissant l'étendard, il se jette sur son cheval et fuit à bride abattue. Ses cavaliers le suivent ; ils traversent une plaine. Un ciel opalescent éclaire l'immensité. Ils chevauchent au bord d'un gouffre ; leur chemin, coupé de torrents, se glace. Horizon montagneux, crêtes nébuleuses. Marcus jette les yeux au bas-fond du ravin, il entrevoit des cascades et des chimères. Les chevaux vont au pas, la lassitude voûte les hommes ; un brouillard se ferme. Ils cherchent le fanal du camp. L'espoir de le trouver est perdu lorsque se discerne un feu, une masse d'ombre : la tour de guet.

Marcus s'éveille. La présence d'esprit fait retour, tragiquement accentuée ; une affection pour la vie s'unit à l'attente qu'il hérite du rêve : elle l'insurge face au mauvais sort. Son œil et tout son visage annoncent un désir monté à l'ultime.

DEUXIÈME NUIT.

Considérant la Fortuna Augusta statufiée en or, Marcus pense à la proposition insistante de Cassius. Il l'accepte : le médecin personnel de son ami l'examinera, au risque d'offusquer Ménidas, le praticien qu'il s'est attaché depuis plusieurs mois. (Son portrait : tête étroite, long nez, forte mâchoire, absence de menton, front bas ; œil épiant, sombre et envieux.) Cassius s'étant fort ingénié à le convaincre, Marcus sent venir un soupçon ; que balaye le rapport d'un tribun militaire : la contre-offensive peut être déclenchée dès l'ordre impérial. Marcus ne veut pas prendre de décision avant d'arriver à la frontière danubienne et d'apprécier la circonstance. Les audaces recommandées le déconcertent : faut-il affermir et développer des conquêtes ou renforcer les places vulnérables du limes ?

Derrière la fenêtre : une sévère remontrance à un valet nonchalant. Marcus l'entend mal. Une crampe crispe son pied et lui fait une douleur très sensible. Elle s'évanouit.

« Puisse l'homme de Cassius, se dit-il, procurer le remède qui me permettra de continuer le voyage, de

mettre un terme aux incursions des Germains et à une guerre incertaine. » Repoussant les amères pensées que suscite l'arbitraire du sort, il calcule que son armée a mis cinq jours à traverser le Danube. – Un bruit de vaisselle dissipe son idée. Marcus fera respecter ces consignes : reconnaître les trajets afin d'éviter une attaque surprise des légions en marche, occuper les buttes et les collines.

La tendre lumière de la chambre n'empêche pas un accès de déploration.

« Les gens couverts d'honneurs indus se multiplient ! Débute une époque grossière, la scélératesse et la violence y seront omniprésentes. Le soleil qui semblait ce soir un rugissement visuel est le cri d'apothéose prophétisant la ruine. Une même pourpre dont on borde la toge prétexte me rappelle un triomphe personnel im-
mérité. Certaine monnaie ne pèse pas, je l'ignorais. J'ai erré, incapable de percevoir la fausseté conventionnelle. Je déplore ma lenteur : que d'années pour apprendre ce qui est simple. L'étude ne satisfait pas l'entier besoin de compréhension, l'Éphésien m'avait averti : "Le savoir en nombre ne transmet point à l'intelligence." Mes vomissements, mes diarrhées méphitiques, mes fièvres, mes cruels exanthèmes complètent la lecture d'Épictète et d'Arrien. »

Un élanement aux tempes le refait songer au médecin de son ami. « Ce nommé Ariston, formé à Pergame près de Galien, Cassius prétend qu'il n'est pas seulement habile en son art ; il affirme que son entretien est philosophique, agréable, riche d'anecdotes car il a vécu des aventures. »

La couleur de terre cuite d'un potiron obsède Marcus et l'égaie ; celle des mûres ensuite et le souvenir d'une heure heureuse – extrait du paradis qui ne lui réussit pas : « Maintenant, ma tête est bandagée et je m'oublie sur ma couche. » Il tousse ; son expiration subite déclenche une folle détresse. Livré à la nudité morale, proie d'une angoisse telle qu'il se sent étreint de mort : il ne peut que consentir au néant. Il s'y apaise. En ce moment-là lui paraît que les notes et oburgations nocturnes dont il a rempli des cahiers n'ont pas le but qu'il leur attribuait. Il avait cru pratiquer l'exercice habituel aux patriciens lettrés, perfectionnant l'âme ; procurant bon sens et méthode afin de vaincre les passions ; mais ce travail, dont il commençait d'appréhender l'inefficience et le désintérêt, aurait une autre visée. Il ne sait laquelle.

Son intuition devient suspecte, inconsistante, et elle passe à l'oubli parce que, près de l'oreiller, Marcus surprend l'anneau bleu fugitif qu'il regrettait. Entre pouce et index, il regarde la pierre précieuse s'iriser. Ayant repris cette possession, persuadé qu'il trouvera le but de sa littérature, il rêve d'un pré pâle et profond.

*

Sous leurs tentes de cuir, les chefs des Quades et des Marcomans s'adonnent aux occupations vulgaires, cédant à l'instinct ou à l'abrutissement. Ailleurs, dans une atmosphère sans souffle, Esculape et Minerve se concertent. Ils ont à l'égard de Marcus une égale bien-

veillance ; ils lui ont envoyé Ariston. Son mal irrémédiable, le médecin saura l'adoucir, ainsi que l'on mêle le miel au vinaigre ; et il favorisera la lucidité impériale. Malgré un corps exposé à la souffrance et à la honte, Marcus ne se découragera pas ; ni ne sera intimidé par l'ampleur du dessein d'esprit dont il a sourdement entendu l'appel, et qui se révélera bientôt distinct. Il ne tremblera pas de doute durable, ni ne se montrera longtemps irrésolu, asthénique, tel qu'il fut en ses jeunes années ; il ne révoquera pas son authentique devoir. Souvent, une persévérante assurance l'accompagnera.

SPECIMEN
REPRODUCTION INTERDITE

TROISIÈME NUIT.

Marcus.

« Récapitulons. Ce matin, j'ai reçu un attaché militaire et un envoyé vétilleux du sénat. Quelque retour de fièvre m'a saisi. Ayant au préalable conseillé d'écarter Ménidas, afin de ménager sa susceptibilité, Cassius me présenta son médecin. Ariston – nom d'un philosophe stoïcien et du fils de Sophocle – est un homme robuste, les épaules larges, l'attention décidée, franche et d'une candide allégresse ; il répand un parfum d'aromate car il fréquente assidûment une herboristerie. J'ai dit qu'il ressemblait à Démétrius, mon ancien médecin personnel, et que Cassius l'avait louangé. Il s'est coloré de modestie. Ariston diffère des gens de Cassius, dont les mines font voir mollesse et fourberie. Me répondant, il a indiqué son penchant philosophique : le discernement de "la chose affranchie du devenir". Cet intérêt me plaît. "Je sollicite la raison et elle me sollicite", confia-t-il.

« J'ironisai, soulignant son outrecuidance. Il cita Virgile : *Possunt quia posse videntur*¹. Brilla dans ses

1. « Ils peuvent parce qu'ils croient pouvoir. » (*Énéide*, V, v. 231.)

yeux un sourire complice. Ce qu'affirme le poète me toucha et je réfléchis au but inconnu de mes cahiers nocturnes. J'eus un tourment d'insatisfaction.

« Ariston m'a ausculté, palpé et questionné sur ma vie corporelle. Repoussant orgueil et vergogne, j'ai décrit le détail des symptômes qui m'affligent ; le médecin a préparé une thériaque. Son effet, le soir, fut bénéfique : fièvre, mal de tête, vertige, nausée disparurent. Aucune diarrhée.

« J'avais chargé Ménidas, avec le concours des centurions bivouaquant aux abords de la ville, d'établir les mesures convenables réglant l'hygiène des troupes ; il revint le soir l'air plus ombrageux que nature. À ce moment, Cassius montrait les derniers achats qui complètent sa collection d'intailles et de camées. Je vois mal et n'identifie guère les motifs sculptés, mais matières et couleurs m'ont réjoui : aigue-marine, agate, améthyste, pâte de verre, jaspe, cornaline, citrine, calcédoine, chrysoprase ; des verts, des jaunes, un blanc grisé, des rouges ; la teinte du lait, celle de la patine et du givre. Ménidas assistait à cette exposition, son visage contrefaisait une sollicitude ; au-dessous, perspicace, il s'inquiétait de son avenir. Cassius va l'employer, Ariston me soignera. »

Marcus refusa que l'on tirât les rideaux des fenêtres. Il y contemple la nuit comme il eût attendu une divination ; il ne fait que s'enténébrer l'intellect : « Puis-je me figurer la mort d'autre façon ? Ma vie a lieu entre deux opacités qui sont le même ; ce néant prédomine. S'agit-il du principe régissant l'univers ? Un souverain

retrait ne serait-il pas cause du visible ? » Marcus reste court : « Mon âme est une figue sèche – l’opposé du fruit frais savoureux d’Aigilos que chante Théocrite. » Il veut échapper à l’hébétude et ne fait que s’embarrasser, s’aigrir et bourreler, au point d’avoir le cœur serré à l’insupportable. Il croit encore une fois défaillir d’angoisse. De nouveau, il renonce à tout vouloir, se tranquillise ainsi et une sorte de rayon stellaire intime lui découvre qu’il écrit pour réaliser le discours parfait. « Accéder à la vérité, s’explique Marcus, relève d’un emploi du langage : il convient de porter la prose au stade où se dévoile son essence. Ce sera réaliser le dessein que ma carrière a lentement éclairci. – Et quel est le moyen de la parfaite expression ? Elle naîtra, sait-il aussitôt, en accordant pensée et sensibilité par un rythme. »

Se souvenant de la lettre-traité *Du sublime*, ouvrage d’un disciple de Posidonios théorisant le discours parfait, qu’il a lue jadis d’un esprit fervent, Marcus conçoit devoir réaliser une dense éloquence énonçant le principe. Cette conscience de son ambition se double d’une certitude : il la réalisera.

« Le destin, s’avise-t-il, me ménageait un instant d’intelligence tardive – hors de saison... une probabilité adverse me soutient : l’œuvre sera mesurée à ce qui me reste à vivre. Je vais l’accomplir. L’étoile, dont je ne percevais qu’un éclat intermittent et brouillé, maintenant reluit, constante et pure. Voilà donc, dans ma rude insomnie, sinon la victoire que je me promettais, une orientation si limpide qu’elle est imminente. »

Dès lors Marcus s’éprouve séparé du temps ordinaire ; il le côtoie depuis une autre durée.

QUATRIÈME NUIT.

Aidé d'une lentille grossissante, Marcus écrit dans un cahier neuf : « À Augusta Treverorum. » Regardant le parchemin, il conçoit ne disposer que de ce viatique : 1/ les phrases sans vie n'ont pas le droit d'être inscrites, 2/ obligé envers le sublime, hâté par la mort, il ne doit pas rester inactif.

*

« Cassius dit à son fils : « Marcus put s'alimenter. Il eut l'impression qu'il faisait moins froid, son corps reprenait vigueur : il décida de partir après-demain. » Prononçant ces mots devant l'impluvium, le père scrute les constellations ; il n'a pas vu le douloureux visage filial.

*

Ariston a écouté Marcus déclarer en termes voilés son nouveau projet littéraire, il l'applaudit ; associant aux louanges de menus raisonnements que Marcus, stupéfait, trouve acérés : le médecin a compris que l'empereur ne

se livrerait pas davantage au courant usage de patricien adepte du Portique et, un peu, d'Épicure. « Ton objet, conclut-il, diffère de la sagesse conventionnelle. » Cette bonne entente réjouit Marcus. Souhaitant la confirmer, il propose qu'Ariston lise certain passage d'un ancien cahier.

Proche d'une affirmation suivant laquelle l'étendue d'une existence humaine revient à un point – comme l'écrivent aussi Léonidas de Tarente en une épigramme, se souvient Marcus, et Sénèque dans une de ses *Lettres à Lucilius* : c'est un thème du stoïcisme –, Ariston suggère d'ajouter : « Vivre, c'est combattre en territoire ennemi ». Marcus approuve cela et fait lire la page d'un autre cahier. Le médecin conseille d'y inclure ces mots : « La beauté : une régularité irrégulière. Mûries sur la branche jusqu'à se gâter, les olives sont bellissimes. Et les blés que courbe le vent, les crins au cou du lion dès qu'un souffle les gonfle. »

Ariston parti, Marcus corrige ses phrases, y associant des commentaires.

*

Quel énorme jambage reçoit le poids des maçonneries de l'aqueduc ! Coiffé d'un bonnet baissé aux sourcils, un voleur déterre en petite partie la fondation pour ensevelir sa rapine. Ses artères sont sonores, sa poitrine bat, sa tête bouge par saccades. Dans l'écart d'une arche, un lointain de fusain.

*

D'un élan amical, Marcus confie à son médecin :

« Le temps précédant notre rencontre, je n'avais de conversation véritable qu'avec moi-même ; je fus solitairement enfermé un siècle. » Il murmure : « Avant que je connusse l'ouverture du sublime, je n'avais pas un dépit que ma carrière s'achevât. »

*

Ariston allait chercher un émétique, le fils de Cassius l'aborde. Le jeune homme bégayant veut un remède à l'inexplicable peur qui l'opprime. Il dit : « Mon cœur s'agite de soucis et j'ai un excès de nerf. » Il affirme que Duplus, le héros de la nouvelle guerre servile, vient d'associer ses troupes à une tribu de la Germanie. Il est fier d'avoir fait pousser une acanthe durant l'hiver. Il parle d'une terrasse ensoleillée dominant une ville du Levant, des sépulcres bordant la voie Tiburtine. Mille idées brusquent le jeune homme. Cette disparate instruit Ariston de son état ; il prescrit un mélange opiacé et la lecture de Sénèque.

*

Répondant à Marcus, Ariston caractérise l'homme : créature terrestre et divine. Succèdent d'autres questions de l'empereur. Le médecin explique que le corps humain se dispose selon des organes majeurs : cerveau, cœur, foie, glandes de la génération. « Le souffle qu'ils fabriquent, dit-il, parcourt la matière corporelle ; en celle-ci et en ce vaste univers aucun élément n'est privé de sens, mais provient de la raison. »

Marcus : « Notre organisme a-t-il le même ordre que le reste du monde ? Disciple du Portique, je conçois

que la raison pareillement les gouverne. Et que tout se ressemble. »

Leur entretien roule sur la fin des temps.

« Dispersion, désintégration, conjecture le médecin : la matière qui forme le cosmos jusqu'au détail d'une intelligence atomiste épicurienne disparaîtra en totalité. Vidé et infini l'univers se confondra à la cause efficace omnipotente. Ce sera le règne d'Aphélia : une unicité de simplicité. Celle du néant est inégalable.

« Se rapprochant du principe et s'identifiant finalement à lui, peut-on estimer que le monde s'améliorera ? Je le suppose et crois que c'est aussi la voie de chaque homme supérieur. Il doit avoir soin d'humilité : se néantiser. La pensée devient juste, on le sait, quand elle se libère de l'égoïsme et du particulier. »

Marcus somnole, il flâne au fil de salubres souvenirs : une sieste au bord d'un ruisseau flûté ; des chevaux à l'écurie s'ébrouaient ; croupes brun rougeâtre au lustre changeant ; un vent léger se levait ; des sons, situés, nets ; d'autres diffus, confus et berceurs.

*

Devant un bûcher qui s'éteint, veille Duplus, l'avide de justice ; il cogite et recogite l'attaque du lendemain. Parce que l'inquiétude l'épuise ou qu'une grâce délivre son âme, l'ancien esclave s'endort enveloppé de son manteau.

CINQUIÈME NUIT.

L'attitude tranquille, l'œil alerte, Ariston s'active à menus gestes dans l'herboristerie. Ménidas ronfle contre le mur d'une pièce attenante, près d'un brasero et d'un tabouret pliant – une assiette y expose les reliefs de son repas tels que les vestiges d'un sacrifice. Le squelette d'un poisson se détache de l'argile roux : la chaîne des vertèbres, les aiguilles des côtes, la nageoire caudale et ses rayons. Ariston a vu Ménidas manger une truite ; il a observé son sommeil : paupières entrebâillées, pommettes colorées, narines larges marbrées de veinules ; la respiration, nota-t-il, encombrée et irrégulière, ne présage pas une santé durable.

Ariston se doute que Ménidas est défiant et jaloux à son endroit, mais ne se rend pas compte que cet homme le hait et désire venger sa défaveur.

Le médecin philosophe râpe une pierre anthracite lamellée d'or. « Flammes illuminant la mer, incendie de Carthage », se dit-il.

*

Marcus.

« Ma jeunesse fut esseulée. À l'âge de raisonner les enfants patriciens que je fréquentais avaient un esprit de conquête sociale et ne s'interrogeaient guère au propos d'un fondement de l'existence ; avec discrétion variable je leur étais étranger : par le démon qui me hante, je tenais pour douteux ce qu'ils acceptaient ; je voulais déjà au premier chef apprendre l'art de chercher la vérité. Cette volonté n'a jamais diminué en dépit de prenantes occupations extérieures, mais je peux d'évidence redouter à présent que la déchéance malade ne la termine. Je suis consterné du déclin de mon corps. J'occupe une dépouille animale ; combien de temps encore pourrai-je ne pas me laisser dominer par ses manières grossières ? Mes urines ce matin étaient troubles. Ariston n'y accorde pas d'importance. Me ménage-t-il ? Entrevue mieux que distinguée sur un miroir de bronze poli, ma figure reproduit celle de mon vieux précepteur, amollie, blême, crêpelée et craquelée de rides. Mes dents sont abîmées et affreuses ; ma bouche est noire.

« Une lassitude tourne tout à l'insignifiant. Comme l'étude, la fatigue affranchit des griseries du pouvoir et de la tentation des plaisirs. Elle est un délectable duveté d'ombre au versant d'une colline, on s'y contente et assoupit. »

« “Ce qui change ne change pas” : en quel sens Ariston le dit-il ? » Marcus n'aime pas ce genre de formule. Le vent forçait ; l'empereur tousse, se lève transi de froid. Couvrant ses épaules d'une épaisse pièce

d'étoffe, il prend un air dégagé quoique son geste soit gauche. La neige tourbillonne, le ciel ne se sépare point de la terre. Bientôt un ouragan malmène la tente impériale, tandis qu'une colique humilie Marcus. La flamme d'une lampe quelquefois s'éteint. Au sol jonché de tapis parthes, l'empereur regarde ses pieds nus ; dégoûté de l'animalité humaine, il murmure des vers satiriques. Lorsqu'il quitte le seau nauséabond, le dédain de lui-même l'accable.

Ne pouvant dormir, Marcus ouvre son treizième cahier. Jardin de Campanie, fleurs aux prenants arômes. Un buisson frémit. « Veloutement de la prose juste. Isocrate est mon maître », pense Marcus.

*

Ayant aperçu un chien mouillé lapant dans une écuelle, le général de l'armée servile s'arrêta net : c'était l'excellent compagnon qu'une bataille avait égaré. Il reconnut exagérément Duplus ; ses griffes bruirent contre le dallage. « On peut être dédommagé », constata l'ancien gladiateur.

*

Marcus.

« Je n'ai de ma vie accordé un entier crédit à quoi que ce soit au dehors du sublime – l'eussé-je exclu, il m'eût amené un cuisant remords. Obéissant à une loi cachée, j'ai rédigé douze cahiers de propos errants qui le visaient aveuglément. Puis m'apparut en premier lieu qu'ils ne déterminaient pas une conduite à tenir ailleurs

que sur la page ; malgré mon âge avancé, ils servaient toujours d'initiation rhétorique et philosophique. Se dégagea d'une telle préface l'impératif conscient de former des phrases durables. »

On dérange la méditation impériale, une lettre vient d'arriver. Manœuvres du sénat. Le visage du César se fronce d'une souffrance ; et, chassant l'affaire qui tient Rome en suspens, Marcus retourne à son for intérieur.

« Je sais maintenant que je dois employer le langage à une fin prescrite. Parce qu'elle était indistincte, mon ancien propos se fragmentait. La rhapsodie est conclue ! Il faut dire le principe, cela circonscrit le désir et le devoir humain. Il s'agit d'énoncer – soit comprendre – notre provenance, qui est aussi notre but ; afin d'y participer. Pourquoi cette aspiration mêlée de contrainte ? L'accepter ou non : serait-ce la liberté ? Appelé de plein gré au sens, on dirait l'homme libre d'aller vers lui ; et libre de refuser. Le choix du sens conduirait au dévoilement du principe (cherché il ne pourrait être que trouvé), qui apporterait la quiétude du désir assouvi et du devoir accompli. L'impression généreuse que ces hypothèses me laissent dans l'esprit réveille ma force. Et, à côté du sublime, je ne trouve aucun objet d'un intérêt plus dévorant.

« Je m'embrase et me répète : Le sublime, il n'y a que cela qui vaille ! Quelle concurrence aurait le même prix ? Je ne peux accomplir un acte supérieurement conforme à l'éthique. Je marcherai au sublime car je suis redevable à l'égard du principe, et des auteurs ayant atteint ce que je vise ; dont les œuvres bienfaitrices m'ont disposé au discours. »

Ariston fit rire l'empereur : il avoua fréquenter
« des femmes vendant des choses que l'on ne doit pas
vendre » ; et vint à portraire un de ses patients, hautain
et renfrogné, prenant pour coussin son chat égyptien.

SPECIMEN
REPRODUCTION INTERDITE.